

jettent par toutes ces larges et hautes fenêtres des rayons aussi éclatants que la pourpre des Césars, et que le sommet de la coupole ainsi qu'une partie du plafond reste dans une sorte de pénombre, il semble alors que les voûtes, les piliers, les colonnes grandissent et s'élèvent jusque dans les mystérieuses profondeurs de nuées flottantes, et vous avez alors les hallucinations du plus étonnant, du plus splendide des rêves.

Comme, en matière d'art, il ne faut jamais arriver au degré de l'admiration, il est bon de quitter la basilique de Saint-Pierre, sauf à y revenir. Suivez-moi donc sur la Voie Appienne dont je me faisais le tableau le plus poétique, le plus enchanteur ; grand désappointement ! A la place des magnifiques tombeaux et des villas qui la bordaient de chaque côté, comme pour rappeler aux passants la brièveté de la vie de l'homme marchant pour ainsi dire de front avec une nature que la mort ne frappe que pour la rajeunir ; à la place de ce saisissant contraste, on ne voit plus aujourd'hui que de vastes plaines arides, désolées et des décombres informes, c'est-à-dire poussière sur poussière. Heureusement que ce monotone point de vue est encadré par la chaîne des Apennins, qui, au coucher du soleil, ne ressemble pas mal à un camp romain après un horrible carnage, tant l'horizon se diapre de couleurs sanglantes. La nuit approche, et de son sein rembruni par les ténèbres naissantes, tombe une fraîcheur glaciale comme nous n'avons pas la coutume d'en subir en France où la température est plus égale. Ce phénomène météorologique a sans doute donné aux Italiens l'habitude de porter continuellement un manteau, même par les plus grandes chaleurs. Le pavage primitif de la voie Appienne, composé d'énormes blocs de laves de formes irrégulières, existe toujours, comme au temps du vieux patricien Appius Cæcus, qui vivait l'an 442 avant notre ère ; il la fit percer jusqu'à Capoue. Parmi les rares tombeaux encore debout, le premier que l'on